

Renaud Camus

Etc.

Abécédaire

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

ABÎME, ABYME Il fait un accueil enthousiaste à l'*abyme*, tel que l'a théorisé dans les années soixante Jean Ricardou, qui l'a repris du Gide des *Faux-Monnayeurs* (lequel l'avait emprunté à l'héraldique). De l'*abyme* il n'y a qu'un pas jusqu'à l'*abîme*, qui lui-même, par les gouffres, met en communication facile avec la bien-aimée *cavatine** (non sans autoriser au passage quelques coquetteries pseudo-métaphysiques).

Cela dit, entre *Passage* et *Graal-Plieux*, on serait bien en peine de trouver un *abyme* au sens strict. Le texte s'entrouvre constamment pour faire place à autre chose que lui-même, il se fend, il se creuse, il bâille, il bée, il est farci d'incises, de crochets, de parenthèses et de crochets dans les parenthèses, mais cet autre chose sur quoi il est ouvert est vraiment *autre chose*, et non pas sa réplique à plus petite échelle – c'est même souvent sa contradiction. Techniquement, il ne saurait donc être question d'*abyme*. Mais le mot est sans doute irrésistible, grâce à ses vertus amphibologiques.

ABSENCE. Grand prestige de l'*absence*, toujours. Parce que c'est la plus sensible des qualités de Dieu* ?

La mort oblige à méditer sur l'absence, dont elle est le fin mot, et l'absence sur Dieu, dont elle est un des noms*. C'est au point que nous vient aux lèvres une prière, qui n'a de sens* que de ne pouvoir être entendue par Personne* :*

« Dieu qui n'êtes pas, notre Maître en absence, ouvrez-nous les chemins de la terre* sans chemins. Laissez Votre silence nous enseigner le nôtre. Autant qu'à Vos églises, Vous manquez à la nuit*, Suprême Carence, Vous manquez à la nature, aux déserts, aux forêts, aux plateaux comme à la mer, comme à nos âmes* et à nos vies. Ce vide qui dans certains de ses épanouissements impeccables a seul été capable, parfois, de nous faire lointainement sentir, par un gouffre qu'il ouvrait en nous, la majesté sans pareille de Votre néant, creusez-le [→ cavatine] davantage en nous. Daignez en aggraver notre soif, vivifiez-en notre désir. Ô permanente Eclipse, et sans Vous commander, faites-nous participer de Votre formidable inanité. Ô Très-Absent, Creux des Creux, Abyme dans l'Abîme, Dieu sans mémoire, sans origine* et sans avenir, ne nous en veuillez pas d'avoir été. Considérez plutôt la méticuleuse imperfection que nous y avons mise, et consentez d'y voir mieux qu'une ressemblance, une aspiration vers Votre essence, un fragment, déjà, de Votre divinité. Et permettez-nous désormais d'être Vous, ou de n'être Rien* : ce n'est pas incompatible. » (Elégies pour quelques-uns, IX (Fugue, avec Invocation à la Divinité. L'éblouissement sur la terrasse). Cf. aussi *id.*, VII (Prosopopée de l'absence). Etc.)*

*Son absence la nuit
Était tout son sourire,
Le matin.
Son prestige ?
N'avoir pas été là.*

(Jean de Faudoas ? Cité dans *P.A.*, 566.)



*Dans les bras de son frère
jardin de la maison des Garnaudes
Chamalières, c. 1948*

765. *Ces incursions dans mon intimité [à Plieux] sont toute relatives, au demeurant, car à ces heures-là je bats la campagne, et promène mes chiens. Si ne suffisaient pas au visiteur, de toute façon, la salle des Vents, de Marcheschi*, avec sa Barque des Ombres, ou bien la plus importante collection actuellement soumise au public d'encre et de peintures de Michaux [malheureusement elle n'y est plus], ce qui lui serait donné à voir, ou à ne pas voir, ce ne serait jamais, comme en tout livre*, que le spectacle d'une absence, la mise en avant d'un retrait, la pompeuse monstration d'un défaut (→ 567). Ce que j'habite vraiment, c'est cette contradiction. Quand bien même on me rencontrerait – et sauf cas de coup de foudre –, il est plus que probable que je n'y serais toujours pas. « Je n'y suis pour personne* » : m'a toujours plu cette phrase du théâtre de boulevard, ou du roman mondain. La marquise sortit à cinq heures. Présentement c'est l'heure où je rentre. Mais je n'y suis même pas pour moi-même. Si exhibitionnisme* il y a, c'est l'exhibition d'une absence. (P.A.)*

Idée insuffisamment développée, pas assez creusée, pour le coup (→ *cavatine*), que *toute forme* est une forme d'absence*. Il faut sans doute comprendre par là que toute imposition d'une forme implique un retrait, des retraits, des gommages, des effacements. Le style, et d'abord le processus de *stylisation*, c'est presque toujours la soumission volontaire à des contraintes, qui à leur tour impliquent des choix, donc des refus, des exclusions, des *absences*, des disparitions (Perec, *La Disparition*). Cependant il semble bien que certaines formes, et spécialement les “formes heureuses”, soient “au contraire” (ou “en même temps”) des formes *de production* et même *de prolifération* (*Vaisseaux brûlés*). On peut peut-être considérer que *même dans ce cas*, l'absence demeure (comme le *secret**), en tant que *reste irréductible (de la présence?)* (du discours, de

l'explication, du *pentimento**, de l'*amour**, de la *résidence sur la terre** (→ *habiter, littérature*)).

ACHRIEN. Notes achriennes, Chroniques achriennes, etc. Le mot fait son apparition dans *Travers (Eglogues III)*. Il semble avoir été créé par suite d'une insatisfaction à l'égard de *pédé, pédéraste, homosexuel** ou même *gay*, ne parlons pas d'*inverti* et du reste, qui sont jugés comme présentant tous, mais selon les cas, un caractère déplaisant, péjoratif, artificiel, pharmaceutique ou étymologiquement inexact; et qui surtout sont d'un maniement difficile en "littérature" (le même reproche sera adressé plus tard, non sans une belle mauvaise foi, à *sida*, rappelé avec mépris à sa vulgaire condition d'*acronyme (mourir d'un acronyme?!!!)*)

En la création d'*achrien* l'*arbitraire du signe* est total, puisque le terme est obtenu en ouvrant *sept** fois un livre au hasard, et en retenant chaque fois la première lettre qui se présente, en haut à gauche. Toutefois, comme on obtient par cette méthode presque exclusivement des consonnes, place est réservée dans trois cas sur sept à la première *voyelle* rencontrée.

Le mot n'a guère pris, sauf à l'intérieur d'un cercle relativement étroit de lecteurs et d'exégètes. Son inventeur lui-même n'en fait qu'un usage modéré, gêné qu'il est sans doute, en cratylien* fervent qu'il croit être, par "l'arbitraire du signe", justement.

ÂGE. Nette préoccupation quant à *l'âge* – à commencer par le sien, bien sûr, mais aussi quant au statut de l'âge et des personnes âgées dans la société contemporaine. Dénonciation insistante du paradoxe d'une vie plus longue, du vieillissement plus tardif, et dans le même temps d'un avancement constant du seuil symbolique de la vieillesse : en 1900 un homme de cinquante ans était dans

la force de l'âge, trop jeune encore pour certaines fonctions dans la cité. En 2000 c'est un *senior*, trop vieux pour beaucoup de rôles et d'emplois. On nous mentirait sur le passé. Il est faux qu'au XVIII^e siècle on était un vieillard à quarante ans, ni même à cinquante, ni même à soixante. Corneille est mort à soixante-dix-huit ans, Voltaire à quatre-vingt-quatre, Hugo à quatre-vingt-trois. De nos jours l'extrême sensibilité sur des questions telles que le racisme se doublerait d'une incroyable brutalité à propos de l'âge, constamment rappelé aux gens âgés (et même aux autres).